



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

Viviane KOENIG – Benjamin BACHELIER



Ma traversée de la mer Océane : 1492

Des préparatifs compliqués



Enfin, à la mi-avril 1492, Ferdinand et Isabelle acceptent mon projet. Les souverains espagnols me confient beaucoup d'argent pour organiser le voyage, trouver les bateaux et leurs équipages. Comme moi, ils rêvent d'or et de terres nouvelles ; ils souhaitent convertir à la religion chrétienne les peuples païens qui, adorent de nombreux dieux et déesses.

Ce jour-là, je reçois le titre d'amiral de la mer Océane, de vice-roi et gouverneur des terres que je découvrirai. J'aurai aussi un dixième des pierres précieuses, des épices et de l'or pris sur place. Et, ce n'est pas tout ! Je deviens noble : Don Colomb, c'est moi !

Sur le port de Palos, au sud-ouest de l'Espagne, je rencontre Martin et Vincent Pinzon, à la fois riches marchands et bons marins. Je leur explique mon projet... Les deux frères acceptent de se lancer dans l'aventure. Ils se procurent deux caravelles : Martin sera capitaine de la Pinta et Vincent de la Niña.

De mon côté, je loue une caraque, qui sera ma Nef Amirale.

Reste à trouver des matelots. L'idée de voguer vers des villes aux toits d'or en convainc certains. La promesse de la reine de libérer les prisonniers qui embarqueront avec nous en décide d'autres. Bref, une centaine de volontaires sont bientôt prêts. Sans les frères Pinzon, je n'aurais jamais réuni, si vite, équipages et navires.



Je lève l'ancre à l'aube du 3 août 1492 avec trois navires, de bons marins, de jeunes mousses, des officiers royaux, un interprète et une lettre des souverains espagnols pour l'empereur de Chine, l'homme le plus puissant de tout l'Orient.

Contrairement à l'habitude, aucun prêtre ne nous accompagne.

Je me contente d'une bénédiction avant le départ et du livre de prières qui ne nous quitte jamais.





Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 1 -

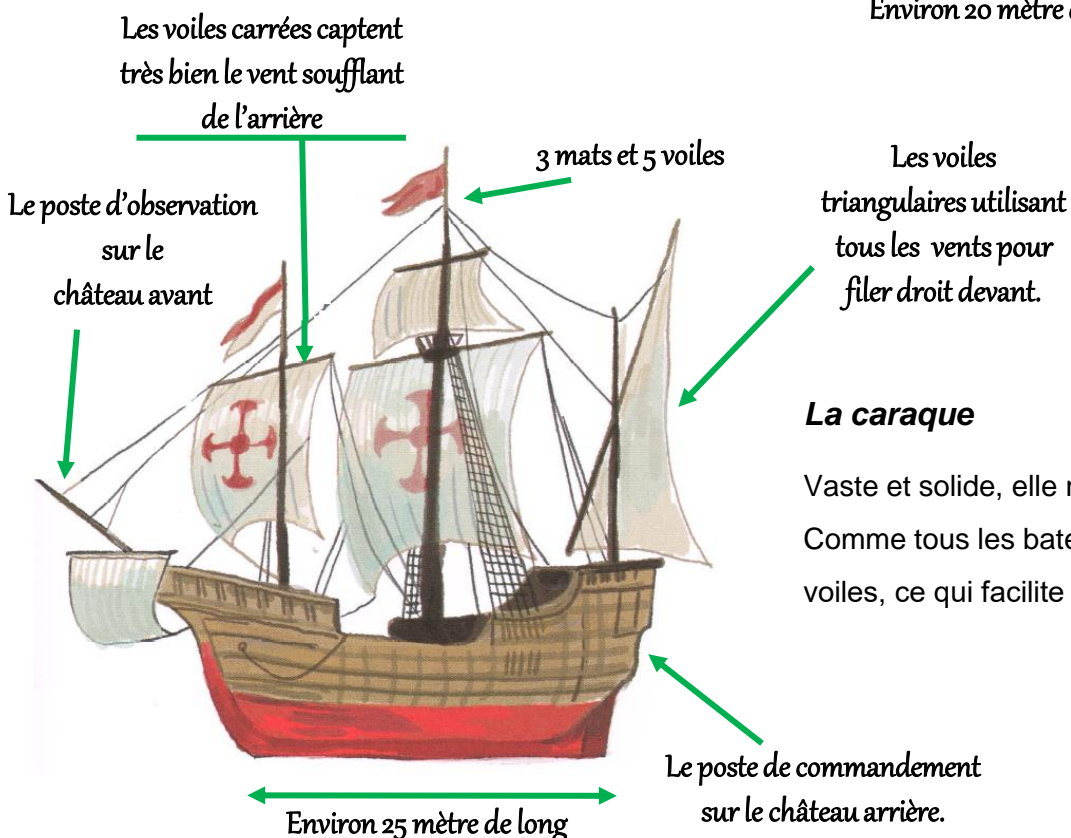
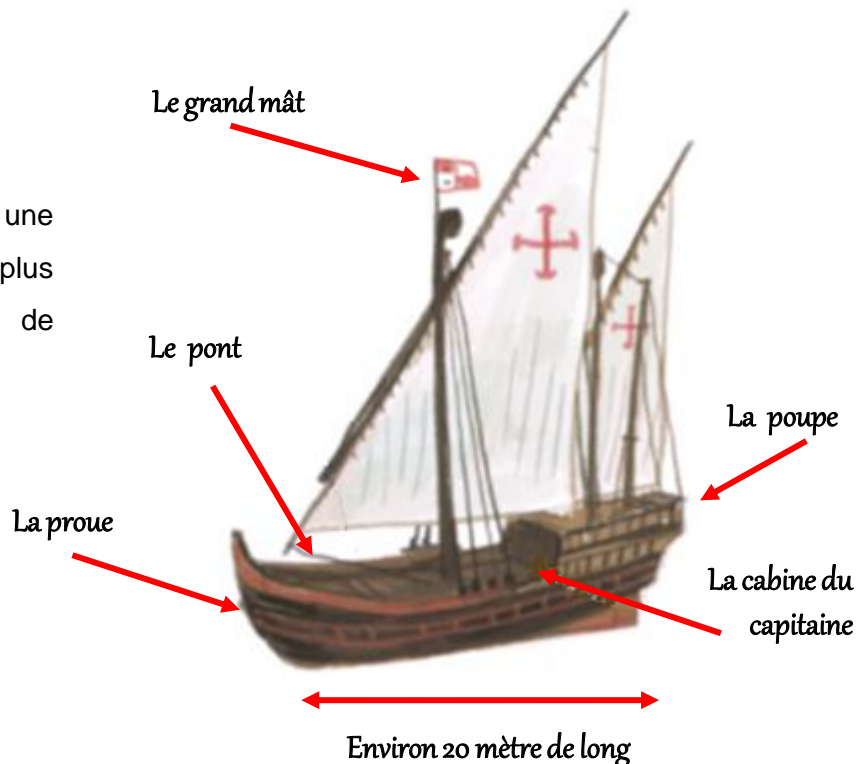


Les navires à la mode

Oui, j'ai de l'ambition et du courage à revendre. Je rêve de traverser la mer Océane pour découvrir une route très rapide vers l'Orient. Aujourd'hui mon rêve devient réalité. J'embarque sur un énorme caraque, avec à mes côtés les frères Pinzon sur leurs fines caravelles. Direction la Chine et les Indes.

La caravelle

Inventée au XIV siècle, ce navire est une nouveauté. Maniable et stable, plus rapide qu'une caraque, il permet de s'aventurer très loin au large.



La caraque

Vaste et solide, elle ne craint pas les tempêtes. Comme tous les bateaux, elle a deux types de voiles, ce qui facilite les manœuvres.



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 2 -



Une longue traversée

Après une escale aux îles Canaries pour se ravitailler en eau et en nourriture, je mets le cap à l'ouest. Je profite des Alizés, ces vents réguliers tant aimés des marins. Les jours et les nuits passent, tranquilles. Depuis le château avant, j'observe les vagues, vérifie la direction suivie et surveille l'équipage. Les marins doivent s'occuper des voiles, guetter l'horizon, réparer ce qui est abîmé, laver le pont, aider le cuisinier... Le soir, tandis qu'ils bavardent, je rédige le journal de bord. Je note la distance parcourue, mais je la cache à mes gens, pour ne pas les effrayer, car aucune terre n'est en vue.



Mes hommes, ne sont pas dupes longtemps. Ils s'inquiètent de cette mer sans fin. Ils craignent les algues géantes, les monstres qui engloutissent les navires, le gouffre sans fond qui entoure la Terre, pour eux, plate comme une galette. Je tente en vain de les reconforter.

Je leur répète que la Terre est ronde, qu'il n'y a pas de gouffre et que Dieu m'a choisi pour découvrir par l'ouest la route de la Chine et des Indes. J'ajoute que la mer Océane est étroite et que nous approchons sûrement d'un rivage.

Peu à peu, des signes encourageants se multiplient.

Un crabe assis sur des herbes de rivières passe près de nous.

Un albatros, oiseau qui s'éloigne peu des côtes, se pose sur la Nef Amirale.

Je reprends espoir. Je promets à tous la fin de la traversée et un retour couvert d'or.

Rien n'y fait. Alors je menace. Mes marins jurent de me jeter à la mer si nous ne faisons pas demi-tour.

La révolte est sur le point d'éclater...



C'est Martin Pinzon qui parvient à les calmer. Il me demande de changer de route. Je refuse. Il insiste et je suis bien obligé d'accepter. Il avait raison car, quelques jours plus tard, le 7 octobre, un simple vol d'oiseaux chamboule tout, et je m'écrie : « Vite, suivons-les ! Cao ouest-sud-ouest ! »